

RENAISSANCE



I

Nobles cœurs endormis sous la pierre glacée,
Qui de tous les progrès fûtes les défenseurs
Et de la liberté les vaillants précurseurs,
Je vous dois aujourd'hui ma première pensée.
Vous qui, héros obscurs dans l'ombre ensevelis
Ou martyrs glorieux enivrés d'espérance,
N'avez jamais douté du réveil de la France,
Ah ! soyez satisfaits, vos vœux sont accomplis.
Fiers de ce grand réveil, si vous pouvez descendre
Jusqu'à nous, des hauteurs du séjour sidéral,
A l'heure où l'aube naît, où sourit floréal,
Venez, de vos tombeaux va tressaillir la cendre.

II

Quand la hâche à la main, le hardi pionnier,
Des forêts, vert cahos, n'est plus le prisonnier
Dans l'immense savane,.... heureux plus que Moïse,
Sans se croire pourtant au terme du chemin,
Il est maître du sol qu'a défriché sa main,
Et se repose enfin dans la terre promise,

C'est ainsi, de nos jours, sur notre sol gaulois,
Que l'homme de progrès qui n'assigne qu'aux lois
D'un pouvoir respecté la vertu souveraine,
Après mille ans d'efforts vers ce règne idéal,
S'assied plein d'espérance, aspirant l'air vital,
Semeur, dans le sillon prêt à jeter sa graine.

Vieux pionnier moral, il s'est débarrassé
D'une flore sauvage, orgueil d'un long passé,
Qui des peuples enfants troublait la conscience :
Dol, calomnie, erreurs, préjugés odieux,
— Fouillis inextricable — en n'employant contr'eux
Que la raison pour arme avec la patience.

La *raison*, pur foyer, que maîtres et vainqueurs
En tout lieu s'efforçaient d'éteindre dans les cœurs,
Mais dont incessamment se ravivait la flamme ;
Eclair mystérieux, pur, immatériel,
Qui tend à rapprocher l'humanité du ciel,
Flambeau que Dieu lui-même alluma dans notre âme.

La *patience* douce et que Jésus aima ;
Cette vertu des forts, qui, seule, désarma
L'implacable fureur des tyrans qu'elle brave ;
Qui, pendant qu'on noyait les chrétiens dans le sang,
Des intérêts ligués malgré l'effort puissant,
Fit triompher la croix, émancipa l'esclave.

Enfin dans sa splendeur se lève l'avenir
Sur notre beau pays qui semble rajeunir
Après tant de malheurs, après l'immense chute...
Dès l'aube, on peut déjà pressentir, voir le jour
Qui sera la concorde et la paix et l'amour,
Tandis que le passé fut la haine et la lutte.

Comme l'Américain, ce noble parvenu,
Au pays de Colomb débarqué pauvre et nu,
Qui, par son énergie, a tout créé,... nous-même
Si nous ne pouvons plus conquérir maintenant,
Par la charrue, un monde, un vaste continent,
Nous avons à résoudre un plus grave problème.

Ce problème si beau, tant de fois agité,
D'où dépendent la paix, l'ordre, la liberté
D'un peuple qui l'attend comme un divin Messie,
N'est pas, comme on l'a dit, impossible, absolu,
Car nos frères, au loin, l'ont déjà résolu.
Vous l'avez tous nommé : c'est *la Démocratie*.

Des partis néanmoins entendez les clameurs :
« Nous sommes, disent-ils, par nos climats, nos mœurs,
« Fatalement voués à toute servitude. »
— Eh quoi ! selon qu'on naît sur la Manche ou l'Hudson,
Le mot Justice change et de sens et de son !
La morale diffère avec la latitude !

On sent l'absurdité d'un tel raisonnement.
— Ils prétendent encore qu'un *Self-Government*
Ne saurait exister qu'avec un peuple d'anges.
Pour nous, anges déçus, un régime si beau
Est bien mort. — Mais Lazare est sorti du tombeau
Et la Démocratie a déchiré ses langes.

A tout homme, bourgeois ou noble ou plébéien,
Elle dit : « Je te sacre et libre et citoyen,
Nul ne viendra troubler ta volonté sereine.
Pense, parle, travaille, agis ; je te fais roi,
Mais respecte les droits de tes égaux. La loi
Doit toujours limiter ta grandeur souveraine.

Recherche dans les lois, la science et les arts,
Le vrai, le beau, le juste ;..... et lorsqu'à tes regards,
Viendra se dévoiler quelque vérité neuve,
Parle, proclame-là sans faiblesse et sans peur,
Pour être converti si tu dis une erreur,
Ou pour nous convertir si tu fournis la preuve.

Va, tu peux désormais, selon ton bon plaisir,
Travailler isolé dans la foule, ou choisir
Les vaillants compagnons d'une utile alliance.
L'homme, par l'union, sympathique parfum,
Met son activité, sa pensée en commun,
Et décuple sa force et son intelligence.

L'ouvrier, le savant, une main dans la main,
Tendant au même but par un double chemin,
Déplacent des Etats le pivot séculaire.
L'échange, le produit règnent..... et le travail
N'est plus le châtement, le sombre épouvantail
Dont Dieu nous affligea dans un jour de colère.

Le travail, ce devoir de notre humanité,
Qui fut jadis maudit, est réhabilité.
Le moderne héros brille dans l'industrie,
Sous la veste ouvrière ou l'habit du mineur ;
La mine et l'atelier sont les vrais champs d'honneur
Où ces soldats obscurs tombent pour la patrie.

Pour fuir des passions le souffle décevant,
Pense et crois. — Que ton cœur soit un temple vivant
Ouvvert à la clarté de la vie immortelle.
Défends la liberté qu'on représente en vain
Hostile, par principe, au sentiment divin.
La foi, sur un sol libre, est plus pure et plus belle.

Je donne à tout enfant droit à l'instruction.
La liberté sans elle est une illusion,
Car par le savoir seul l'esclave devient maître.
Que des jeunes esprits rien n'entrave l'essor.
Sache que la science est un commun trésor,
Trésor accumulé qu'à tous je dois transmettre.

L'homme qui d'électeur a le titre sacré,
Doit du moins au pays un suffrage éclairé.
Dans la direction de la barque commune,
Lorsque chacun de nous a sa part de travail,
Debout à la manœuvre, ou bien au gouvernail,
Sachons que nous portons la France et sa fortune.

Si la paix est inscrite en notre code humain,
N'oublions pas, d'ailleurs, que la guerre demain
Peut encore emboucher sa trompette de cuivre ;
Qu'aujourd'hui chaque enfant doit devenir soldat,
Et qu'un soldat lettré, comptant double au combat,
Nous forcerons ainsi la victoire à nous suivre.

Des générations de savants, de penseurs,
Elevant au-dessus des nations, ses sœurs,
Notre France, héritière et d'Athènes et de Sparte,
Ont imprimé le sceau de la gloire à son front ;
Mais rien ne peut, hélas ! atténuer l'affront
Que lui font les points noirs constellés sur sa carte.

Ces points noirs, trop nombreux, représentent la nuit
Où sont encor plongés, sous un passé détruit,
Tous ceux que l'ignorance a frappés d'anathème.
O progrès radieux, suffrage universel,
Émancipe l'esprit, rends le pain et le sel
A ces déshérités attendant leur baptême ?.....

Le mal est là, profond, et recèle un danger
Que nous ne devons pas à plaisir prolonger,
Car du corps social la tête est solidaire.
D'ailleurs, nous grandirons de leur avènement :
Maint esprit, caillou brut, jaillira diamant,
Qui sortira taillé des mains du lapidaire.

Tous seront appelés, beaucoup seront élus ;
Et l'étranger railleur, du moins, ne verra plus
Sur nos frères peser de honteuse tutelle.
La France plus puissante atteindra les sommets,
Et le jour chassera l'ombre, sans que jamais
Nous puissions voir la fin de leur lutte éternelle. »

III

Et maintenant, Français, de la patrie en deuil
Miraculeusement échappée au cercueil,
Nous devons relever la grandeur, la puissance.
Formant une famille et non plus un troupeau,
Nous pouvons, abrités aux plis de son drapeau,
Faire assister le monde à notre Renaissance.

Entendez-vous sa voix?... « Entre vous, mes enfants,
« Plus de partis vaincus, de partis triomphants ;

« Si vous m'aimez, dit-elle, exaucez ma prière.
« Assez et trop longtemps vous fûtes séparés. »
— Voyez, elle nous tend ses deux bras éplorés.
On ne résiste pas aux baisers d'une mère.

JULES MILLIÈS-LACROIX

3 mai 1876.

